

Membre titulaire (1843-1851)

Né à Nancy le 31 juillet 1770, fils de Joseph-François Bonfils, premier commis au bureau de la régie générale, et d'Anne Biguet, il est dit Bonfils père, car son fils Jean-François, mort en 1830, l'avait précédé au sein de l'académie. Il a été recruté à un âge déjà avancé, alors que l'essentiel de sa carrière était déjà derrière lui. Élu titulaire le 2 mars 1843, il prononce dès le 30 mars un discours de réception dans lequel il remercie longuement ses confrères, dans un style académique qui paraît bien suranné, et s'explique par la génération à laquelle il appartient. Il ne croit pas, et sans doute à juste titre, qu'on l'ait choisi en raison des quelques opuscules qu'il a adressés récemment à l'académie. On a plutôt voulu récompenser, comme il le dit avec beaucoup de lucidité, « un professeur émérite, un vétéran de l'une des sciences les plus utiles, un ancien médecin praticien qui, sous vos yeux, a consacré sa vie à une tâche bien difficile, bien laborieuse, celle de secourir, de soulager, de consoler l'humanité souffrante ». Cette faveur lui est accordée, poursuit-il, « à l'instant même où je me retire d'une activité que je n'abandonne, hélas, qu'avec bien du regret, forcé à cet extrême sacrifice par une extrême lassitude, par les infirmités que j'y ai contractées et que peut-être vous avez regardées comme l'équivalent de glorieuses blessures reçues sur un champ de bataille ».

On pouvait évidemment se demander pourquoi l'académie avait attendu si longtemps avant de faire appel à lui. Guibal, dans la réponse à son discours de réception, s'étonne qu'il n'ait pas fait partie des fondateurs de la société académique : « Vos confrères dans l'art de guérir accoururent, se groupèrent, et rouvrirent les portes de l'académie fondée par Stanislas. Tous vous appelaient au milieu d'eux, vos compatriotes vous y cherchaient et cependant la place que vous deviez y prendre resta déserte ».

Était-il utile, dans ces conditions, de faire entrer à l'académie un homme qui avait reçu l'enseignement des maîtres du XVIII^e siècle et qui pouvait passer pour un des tenants de l'ancienne médecine, contre la nouvelle, devenue plus scientifique ? Il a certes adopté dans leur temps, avec discernement, toutes les innovations qui lui ont paru utiles. Mais il n'a pas caché, dans son discours de réception, sa méfiance envers les théories modernes : « J'ai repoussé, j'ai combattu, avec tous les praticiens expérimentés et de bonne foi, les propositions légèrement hasardées, les systèmes qui me paraissaient erronés, qui semblaient n'être que le produit de l'ignorance du passé, ou d'un enthousiasme juvénile et déréglé, et quelquefois même d'une ambition désordonnée et coupable ». Il est probable que ce langage a été approuvé par la plupart de ses confrères de l'académie, qui se méfiaient des outrances idéologiques des jeunes médecins.

Homme cultivé, à l'ancienne mode, François Bonfils avait publié en 1835 sous le titre *l'Anti-Lucrèce ou de Dieu et de la nature*, une traduction libre en vers français d'un poème latin du cardinal de Polignac. Il réagissait ainsi au fait qu'en 1828, M de Pongerville avait mis à la disposition du public la « funeste théorie d'Epicure », dans laquelle le docteur Bonfils ne voyait qu'« un système de matérialisme, d'athéisme et de volupté ». En le faisant entrer à l'académie, ses confrères pensaient sans doute à réparer une injustice, mais peut-être aussi à renforcer le noyau conservateur et « bien-pensant » qui se sentait de plus en plus menacé par la hardiesse des jeunes médecins.

Les documents conservés à l'académie n'évoquent que très brièvement les 57 années que le docteur Bonfils a consacrées à l'étude et à la pratique de son art. Ils n'en retiennent que les trois aspects les plus importants ; sa fonction de médecin chef à la Maison départementale de secours, où il a fondé un cours d'accouchement, pour l'instruction des sages-femmes ; sa fonction de médecin chef à l'hospice d'aliénés de Maréville où il a entrepris le traitement de l'aliénation mentale et naturellement, son rôle essentiel dans la création à Nancy d'une école

de médecine, d'abord libre, puis reconnue officiellement en 1822, où il a enseigné jusqu'à l'âge de sa retraite. Il était membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris.

François Bonfils, qui est décédé le 12 décembre 1851, à l'âge de 81 ans, n'a pas eu la possibilité de prendre une part très active aux travaux de l'académie, en raison de ses infirmités. Comme l'a noté Auguste Digot, dans le compte rendu de 1851 : « des infirmités graves l'empêchaient depuis quelque temps d'assister à nos réunions ». Le docteur Edmond Simonin, président de l'Académie, prononça un discours sur sa tombe. [Jean-Claude Bonnefont]



François Bonfils
Musée de la Santé de Lorraine

Archives de l'Académie de Stanislas, dossier de Jean-François Bonfils ; *Mémoires de l'Académie de Stanislas* (1852), p. lxxvi-lxxvii ; *Mémoires de la Société royale des sciences, lettres et arts de Nancy* (1851), p. ii, 450-451.